

suif d'une valeur de \$3,424; 168,414 livres de houblon d'une valeur de \$60,304; 2,705,228 livres de viandes fraîches, salées ou fumées d'une valeur de \$164,584; 96,458 livres de chandelles et bougies formant un montant de \$17,073; des viandes préparées pour \$45,122; des animaux de boucheries pour \$4,623; des peaux brutes ou *vertes* pour \$949,775; 3,321,683 livres de laine brute représentant une valeur de \$83,734.

Ainsi donc, nous, habitants de la Province de Québec, nous, dont l'immense majorité est formée de cultivateurs, nous, par conséquent, qui devrions être en état d'exporter des produits agricoles pour au moins cinquante millions de piastres, bien loin de fournir abondamment à l'exportation, nous ne pouvons pas même nous nourrir. Sans l'importation nous mourrions de faim, nous ne pourrions nous vêtir, puisque nous ne produisons pas assez de grains, ni assez de viandes, ni assez de laines, ni assez de cuir pour nos besoins de chaque jour.

Lecteurs, n'avez-vous jamais réfléchi à ce malheureux état de chose? N'avez-vous jamais jeté un regard sur la position actuelle de notre patrie? Oh! non, vous n'avez jamais fait ces réflexions salutaires; car, autrement, vous n'auriez pas persisté si longtemps à suivre un système de culture qui vous ruine et qui ruine tout le pays.

Pour satisfaire à nos besoins les plus pressants, nous sommes forcés de recourir à l'étranger, de lui demander des denrées de première nécessité dont la valeur atteint presque le chiffre de quatre millions de piastres (\$3,944,254). Un million de cultivateurs ne peuvent pas nourrir la population totale de cette province, laquelle n'est que de 1,191,516 âmes. Il nous faut importer des denrées alimentaires pour au-delà de trois piastres par tête.

En supposant que chaque cultivateur produit assez pour ses propres besoins, le reste de la population ne subsiste qu'en demandant au commerce étranger pour plus de vingt piastres par tête de viandes, de fromage, de farine, de laine, de cuir et de graisse.

Coûte-t-on bien la désastreuse influence que cet état de chose doit avoir sur notre prospérité publique? Sait-on où cela nous mène? Nous courons à pas de géants vers une ruine inévitable et qui malheureusement ne se fera pas longtemps attendre, si nous n'abandonnons au plus tôt nos errements actuels.

Cette ruine serait même aujourd'hui un fait accompli, si nous n'avions eu dans nos forêts un produit commercial d'une haute valeur et d'une vente facile, et si plusieurs de nos compatriotes n'eussent mis leurs forces et leur activité au service de l'étranger. Étudiée sous ce point de vue, l'émigration récente de nos compatriotes vers les États-Unis a été une véritable exportation de travail dont tout le pays a profité. Ne pouvant pas exporter des produits agricoles et industriels, nous avons exporté du travail, et, quoique ce nouveau genre d'exportation ait été très-préjudiciable à nos intérêts généraux, il a pu jusqu'à un certain point ralentir notre ruine.

Mais nos forêts, autrefois si immenses, ne résisteront pas longtemps à la destruction qui les menacent de toutes parts. Déjà, les commerçants de bois se plaignent de l'éloignement des coupes les plus avantageuses, éloignement qui les oblige à des dépenses plus considérables. En outre, les ventes de bois de construction menacent aussi de se ralentir; cette année même on a commencé à en ressentir les effets. Puis, la dernière crise financière des États-Unis a fait fermer plusieurs manufactures jusqu'ici très-florissantes, et les Canadiens, qui travaillaient dans ces manufactures, ne trouvant

plus d'emploi, reviennent en toute hâte au pays. Cette source de revenus nous est donc encore fermée.

Il nous faut de toute nécessité nous suffire à nous-mêmes. Il nous faut trouver dans nos industries agricoles et manufacturières les moyens de nous rendre indépendants de l'étranger, du moins en ce qui concerne les matières que nous pouvons produire ici.

Mais nos manufactures sont encore à créer et nous venons de démontrer que notre agriculture, soumise à une routine ruineuse, est dans un état d'infériorité que nous ne voyons que chez les peuples en décadence, et qu'elle est incapable de produire, en quantité suffisante, les objets de première nécessité.

Nous sommes donc placés dans une impasse bien difficile. D'un côté, diminution dans nos exportations, avec le manque de capitaux qui en est la conséquence inévitable; de l'autre, insuffisance toujours croissante de la production indigène.

Si cette situation ne s'améliore pas en peu de temps, nous courons à un abîme, nous tombons dans le gouffre de la misère la plus affreuse.

Maintenant cette situation peut-elle s'améliorer? Pouvons-nous éviter la ruine qui nous menace? Oui, nous le pouvons; et nous en avons en mains les meilleurs moyens, surtout en ce qui concerne notre production agricole. En modifiant notre système de culture, en abandonnant cette malheureuse routine qui a appauvri et presque stérilisé les terres autrefois les plus productives de ce continent, et en adoptant les grandes améliorations dont la pratique agricole s'est enrichie depuis le commencement de ce siècle, nous pourrions rendre à notre sol sa fécondité perdue et revoir encore des jours prospères.

La terre ne demande qu'à produire; mais il faut que la main intelligente de l'homme vienne aider l'œuvre de la nature, entretenir ses forces quand elles paraissent s'épuiser et même, au besoin, les augmenter.

C'est parce qu'on a oublié de satisfaire les justes exigences de la terre que celle-ci refuse de produire aussi abondamment qu'autrefois; c'est parce qu'on lui a toujours demandé des produits sans jamais songer à réparer ses forces qu'aujourd'hui elle paie à peine ses frais. Ce sera par une pratique contraire et plus rationnelle que l'on ramènera son ancienne fertilité.

Nous l'avons déjà maintes fois démontré, les succès de la production agricole dépendent surtout de l'intelligence et des soins avec lesquels on exécute les divers travaux de culture; c'est à dire les labours, le choix et la préparation des semences, les ensemencements, la production des engrais, leur abondance, leur mode d'emploi, les sarclages et l'égouttement des terres.

Ainsi pour obtenir d'abondantes récoltes sur nos terres aujourd'hui si pauvres et si peu productives, par conséquent pour ramener la richesse dans ce pays aujourd'hui si près de la misère, il suffit de bien labourer nos champs, de les enrichir, de les fumer abondamment, de bien choisir et bien préparer les graines de semence, d'exécuter tous les sarclages nécessaires à la destruction complète des mauvaises herbes et de bien égoutter la terre.

Voilà les quelques *secrets* dont la connaissance et la mise en pratique feront cesser l'infériorité dans laquelle se trouve notre agriculture canadienne et qui ramèneront la fécondité sur nos terres épuisées. Voilà les *secrets* que nous voulons étudier avec nos lecteurs et dont nous voulons démontrer l'influence bienfaisante sur notre prospérité future.

Ce sont ces *secrets* qui ont fait la richesse des pays les plus renommés pour leurs succès agricoles. Si l'Angleterre,